

Description du Parc

Voici la description du parc d'Enghien tel qu'il étoit à l'arrivée du nouveau jardinier (1) :

Le parc d'Enghien est renfermé par un mur de 8 à 10 pieds de haut, auquel on a ménagé quelques ouvertures pour avoir la vue sur les campagnes et par des fossés de 20 pieds de largeur et de 10 pieds de profondeur, finissant à fleur de terre au bout des allées qui y aboutissent.

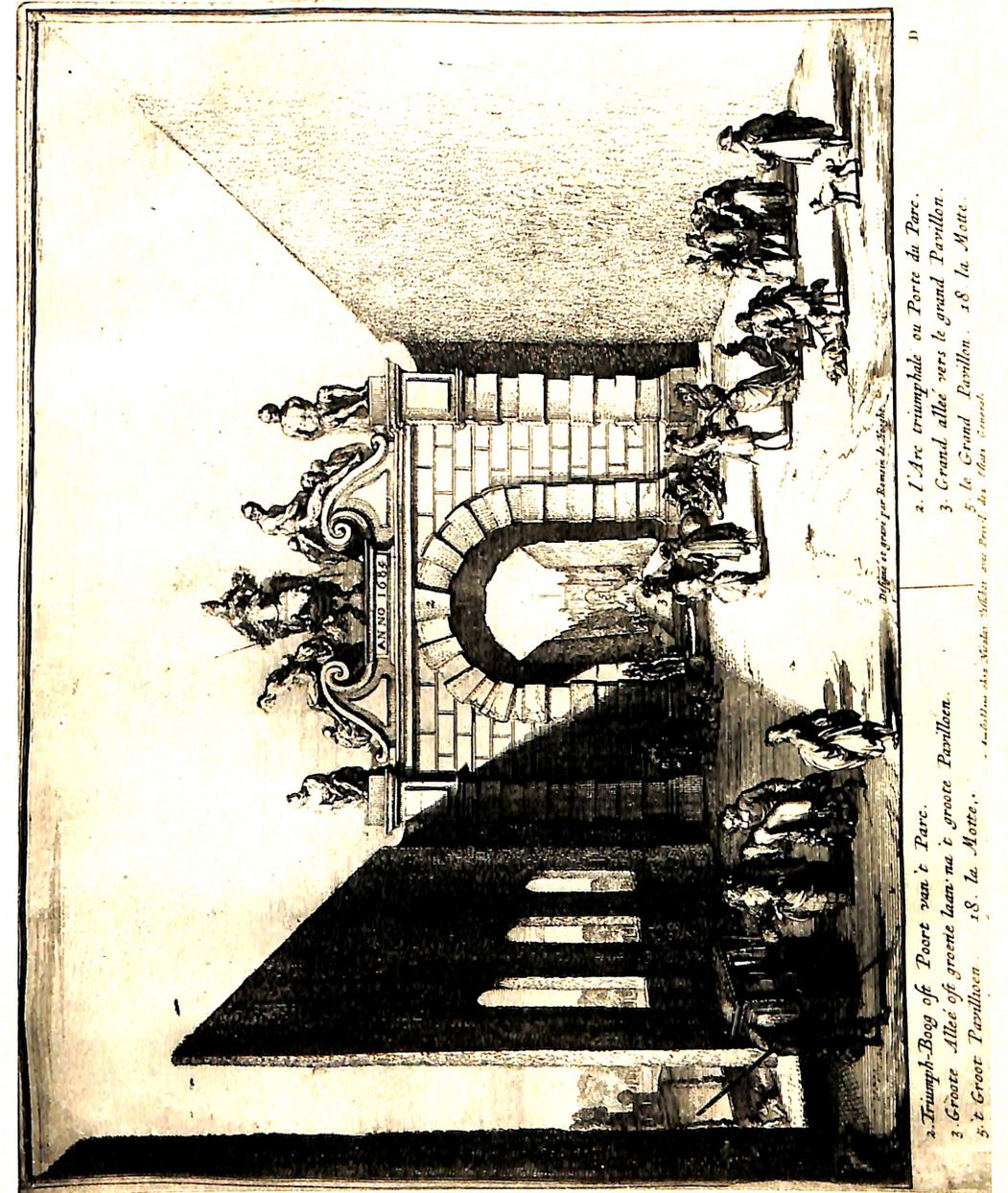
Il y a cinq portes pour les entrées et les sorties, dont trois ne sont ouvertes que selon les besoins et les circonstances. Toute la clôture de ce vaste terrain est cordonnée d'une allée spacieuse qui cottoye la muraille et le bas du local s'élevant d'une pente insensible vers la partie centrale du parc où est placé le beau morceau de la Collonade, ou l'Etoile.

Le parc est partagé en 86 morceaux environ, séparés les uns des autres soit par des bâtimens, des murailles, soit par la division des allées, plantées selon différents desseins.

Il y a plusieurs parterres, ornés de statues, d'obélisques en tous genres, soit en marbre, soit en bronze ou en plomb.

Egalement plusieurs jets-d'eau et bassins où les eaux jaillissent de toutes sortes de façons; deux beaux quarrés

(1) Fin de 1768.



4. PARC D'ENGHIEN : GRANDE PORTE TRIOMPHALE ou PORTE DES ESCLAVES,
d'après une gravure de R. de Hooghe (1685-1690).

de berceaux contigus; plusieurs bosquets, des pièces d'eau très spacieuses, une belle orangerie, deux quinconces de bois de hêtres de toute beauté; un jardin botanique, quantité de couches et des serres chaudes, deux grands jardins potagers pour les fruits et les légumes précoces en pleine terre; deux autres jardins potagers et fruitiers; plusieurs vergers plantés d'arbres fruitiers.

Des pépinières très spacieuses, deux belles prairies, plusieurs pièces de gazon, nombre de réservoirs, une rivière, une fontaine minérale, plusieurs pièces de terre labourable, des bois taillis et de haute futaye; cence ou ferme avec granges, écuries, jardins, basse-cour, qui fournit en partie aux besoins journaliers des offices et des cuisines.

Voilà à peu près l'état du parc. Tous ces morceaux, chacun en particulier, font les plus grands effets. Les allées distribuées, selon les déclinaisons du local, sont larges, elles ont de belles proportions et il n'y a eu rien à y changer, mais les surfaces étoient dans la plupart des endroits concaves et les massifs des côtés, depuis un pied jusques à 4 pieds, étoient plus élevés, en sorte que les eaux n'avoient que peu ou point d'écoulement; et ces allées étoient pour ainsy dire impraticables, même en plein été après les moindres pluies. Les deux tiers du parc étant composés d'une terre d'argile forte et matte ou de terre glaise, même en certaines parties de potasse, tout périssoit ou venoit mal, parce que ces terres sont compactes et froides, ne boivent que peu et lentement, et n'avoient pas les qualités nécessaires pour la végétation.

Les arbres étoient pour ainsy dire tous moribonds, le corps de la plupart gâté et les racines pourries, soit que la terre ne convint point à leurs espèces, soit qu'elle n'étoit pas travaillée selon le bien-être de la nature. Pour parer à tous ces inconvénients et rendre ces terres

fertiles, il fut décidé que l'on doit nécessairement procurer à chaque morceau en particulier autant d'air et de jour que le sol pouvoit en avoir besoin pour faire croître et végéter les plantes.

En 177: (1), on travailla à adosser les allées en bombant les parties centrales en dos d'âne de manière qu'elles sont à présent tout à fait indépendantes et élevées de quatre pieds au-dessus des massifs, à dix pieds de distance extérieurement des palissades des charmilles, dont toutes les allées sont bordées, et on pratiqua, sur les côtés, des rigoles de trois pieds de largeur et autant de profondeur pour faciliter les écoulemens des eaux superflues et nuisibles tant aux allées qu'aux massifs. On poursuivit les mêmes opérations, on divisa ces massifs par autant de rigoles que le bien-être le requeroit, car la plupart, malgré leur élévation et leur pente naturelle, étoient tellement humectés d'eaux stagnantes que rien de ce qui y estoit planté ne venoit que chétivement.

Les pépinières demandoient aussi de grandes réparations, tant celle qui est au dehors du parc, contenant quatre bonniers, que celle renfermée dans l'enclos, car elles étoient dans un état tout à fait infructueux, à l'exception de cinq ou six quarrés dont les plantations d'arbres étoient encor en âge de pouvoir être aidées avantageusement; en divisant les quarrés en forme de planches par des rigoles, pour décharger les eaux et dessécher ces parties, ce qui fut exécuté en 177. (1). Tous les autres arbres à transplanter qui se trouvent dans ces deux pépinières étoient ou tout à fait vieux, ou rabougris, fluets et dans un état à n'en pouvoir tirer aucun parti, en sorte que l'on se trouva pour ainsy dire sans arbres dans le moment où on en avoit eu le plus de besoin.

Les pièces d'eau, les étangs étoient aussi en mauvais état, celui nommé vulgairement l'Etang du Moulin étoit rempli de fange au point que le meunier le mettoit en

(1) La date n'est pas complétée dans le mss.

été presque journellement à sec, ses bords étoient dans le plus grand désordre, étant croulés de toute part, et d'autres inconvéniens qui seront expliqués plus loin.

L'Etang du Miroir n'a pas le défaut de se remplir de fange, parce qu'on ne peut luy donner de l'eau fraîche qu'en inondant la prairie du mail, ce qui ne peut se faire qu'en hiver; aussi le poisson ne peut guères jouir de cet avantage. Les bords en sont soutenus d'une muraille de briques qui règne tout autour à la hauteur de la surface de l'allée du contour; cette muraille, qui étoit en très mauvais état, fut réparée, l'année 177. (1), jusques aux fondemens qui avoient beaucoup souffert par les vanes des eaux.

Les autres étangs ne demandant pas de réparations pressées, on en parlera plus tard.

Il y a plusieurs réservoirs dispersés dans le parc, un dans la Marailazine, un dans la pâture aux ânes, dans celle aux bœufs: les uns et les autres sont placés de façon qu'on ne peut leur donner de l'eau fraîche qu'en hiver, ce qui fait que le poisson qu'on y met sent la boue assés communément.

La rivière qui traverse le bas du parc est petite, quoy qu'en hyver, après de fortes pluies, les fontes de neige, ou dégel avec pluie, elle donne de l'eau avec profusion, et se débordoit au point qu'elle ne faisoit qu'une pièce d'eau avec l'Etang du Miroir et les parties adjacentes; c'est un inconvénient auquel il fallut porter remède.

Quant aux eaux jaillissantes, elles demandent aussi des réparations, outre que le regard d'eau est mal placé, humectant l'allée qui est à son côté; les thuyaux en sont en si mauvais état qu'il faut absolument les renouveler.

Les potagers exigent aussi de grands travaux, les arbres fruitiers sont pour la plupart dans un très mau-

(1) Date non complétée dans le manuscrit.

vais état, aiant été tout à fait négligés pour la coupe et la taille, les treillages pourris et tombants, et de la façon que le terrain est arrangé, le sol ne convient ni aux arbres ni aux autres végétaux.

Les murailles demandent aussi des réparations considérables, non seulement dans les parties où sont les potagers, où elles menacent de crouler à tout moment, mais dans plusieurs endroits de l'enclos.

Il faut de plus démolir, à la porte de Bruxelles, une partie de la muraille, pour y rebâtir une porte plus en avant, l'entrée et la sortie étant pour ainsi dire impraticables.

C'est là en gros l'état du parc et de ses parties qui exigent des remèdes pressants. Mais comme tout ne se peut pas faire à la fois, pour y parvenir, il faut des travaux de différents genres; et commencer par construire un aqueduc pour évacuer les eaux stagnantes, dessécher les parties trop humides, et pratiquer autant de fossés et de rigoles que la nature du sol peut l'exiger.

Il faut établir une multitude de conduits bâtis de briques et de pierres, qui traversant sous terre les allées de part et d'autre conduisent les eaux superflues vers le bas du parc et les rassemblent pour avoir leur passage par l'aqueduc.

L'on doit construire plusieurs masses de maçonnerie assés considérables pour diriger les eaux dans les étangs et les flux que la rivière donne de tems en tems, autant pour les évacuations des eaux que pour pouvoir les garder selon les besoins; il faut démolir plusieurs autres masses de maçonnerie qui avoient été construites pour le même objet, mais qui étant mal placées deviennent absolument inutiles. On dut encor par la même raison démolir quatre bâtimens assés considérables pour en rebâtir quatre autres.

La grande partie du sol étant d'une qualité foide et compacte, on doit chercher à le ranimer de parties

nitreuses, le rendre meuble et luy donner la consistance nécessaire pour pouvoir donner la nourriture qui convient à chaque espèce de végétaux selon le penchant naturel auquel chacun est incliné.

C'est faute de ces connoissances si nécessaires pour la bonne culture que la plupart des arbres plantés dans le parc dépérissent au lieu de prospérer.

Les autres ouvrages consistent dans des transports de terres immenses, notamment pour adosser les allées dans plusieurs endroits, de 5 à 6 pieds de haut, et par tout de 2 à 4 pieds.

Il faut arracher et abattre les arbres qui y sont plantés, et les replanter de nouveau.

Dans les potagers et les pépinières, on doit aussi remuer les terres et faire des travaux énormes pour pouvoir y mettre les parties en état de valeur.

L'on doit aussi former plusieurs nouveaux réservoirs pour mettre le poisson en vue de la consommation et combler les anciens; curer et emporter la fange hors de deux étangs, dont les fonds sont chargés à deux ou trois pieds de profondeur.

Tous ces travaux dispendieux demandent des connoissances, des soins assidus, et doivent être dirigés de façon que toute les parties d'un terrain aussi vaste soient également arrangées pour l'utilité et pour l'agrément; et l'on doit chercher dans ces arrangemens à diminuer l'entretien annuel qui jusqu'icy a toujours été très considérable, sans avoir pû jouir des objets pour lesquels on faisoit de si grands dépenses. Et comme il faut dans tous ces ouvrages et ces opérations de l'ordre et de la vigilance, pour pouvoir les exécuter avec autant d'économie qu'il est possible, l'on doit établir une bonne discipline parmi les ouvriers et y veiller de près sans désister.

**Du potager et fruitier précoces en pleine terre
situés le long des Remparts.**

Cet endroit n'étoit qu'une digue d'environ deux cent toises de longueur et de cinq ou six de largeur, que l'on suppose avoir été formée par les terres qu'on a escavées en formant les pièces d'eau qui sont le long de cette digue nommés les « Etangs du Rempart » ; on l'avoit mise anciennement en culture en forme de platte-bande, cottoyant vers le midy les trois pièces d'eau cy-dessus et vers le nord une muraille de quinze à vingt pieds d'hauteur garni d'un espalier de différentes sortes d'arbres fruitiers, tant à pépins qu'à noyaux, mais tous dans un état infructueux, soit par rapport à leur âge, soit par la mauvaise nourriture qu'ils tiroient de la terre, qui est d'une qualité matte et glaiseuse, par conséquent froide et pesante en hyver, et très dure et cassante en été, se fendant de proche en proche de manière à pouvoir mettre deux pouces dans les fentes, et dans ces tems là elle ne peut être remuée qu'avec la pioche.

Ceux qui connoissent les différents sols savent que toutes ces sortes de terre, de même que celles qui ont du corps restent toujours dans leur état primitif, si on ne les travaille pas et si on ne leur donne pas une culture telle que leur composition l'exige.

La position superficielle ne laisse pas que de faire un grand objet, surtout quand la plate-forme est telle que celle d'icy, où la surface est trop basse et à peu près de niveau dans toute son étendue. Ce qui occasionne que les eaux y croupissent et pendant les grandes pluies d'hiver, cet espace est sujet aux inondations par les eaux de la rivière qui entrent dans l'étang. Il est vray que les eaux n'y restent ordinairement que 12

ou 15 heures, mais ce peu de tems est toujours très nuisible aux qualités de ces terres qui ne boivent que peu et lentement.

Les arbres fruitiers ne peuvent qu'en souffrir et dépérir, et les mauvaises plantes aquatiques au contraire s'y multiplient sans aucune culture. Aussi tout ce jardin étoit infecté de pattes d'âne, de racines grasses, lizerons, de joncs de plusieurs espèces, de cresson d'eau sauvage, de chiendents, et d'autres, au point d'effrayer tout cultivateur, et d'être hors d'état de produire aucun fruit d'aucune espèce et de pouvoir espérer d'être dédommagé du quart des frais nécessaires pour le mettre en valeur, à moins que de l'abandonner et le laisser en gazon.

Mais aiant examiné la situation du local, nous vîmes les avantages d'une muraille placée vers l'exposition la plus avantageuse possible, garantissant la platte-bande des vents d'ouest, du nord, et même par son irrégularité, dans plusieurs de ses parties, des vents du levant : tous avantages qui méritent des considérations et qui encouragent à travailler ces terres et à leur donner les qualités savoureuses et nutritives dont elles peuvent être susceptibles.

Dans cette vue et désirant de nous mettre en état de jouir de tous les avantages d'une si belle exposition, nous commençames nos manœuvres dans le mois d'octobre de l'année 1768.

On déterra l'espalier planté le long de la muraille, douze ou quinze pommiers plantés en pleine terre le long des bords de la grande pièce d'eau, dont les troncs et les branches courbés formoient l'aspect le plus désagréable.

Tous ces arbres étoient rabougris au dernier point, avoient l'écorce rude et calleuse, pleine de tâches noires et de feu; leur bois étoit gangrené, ne donnant de végétation qu'en faux bois, peu de fruits, encor ils étoient

petits et contrefaits, d'une pelure épaisse, et en tout tems d'une couleur de verd de prés; outre cette mauvaise couleur, les fruits, selon les saisons, avoient quantité de tâches et de crevasses en tous sens. A peine les feuilles étoient formées qu'elles étoient atteintes de pareilles tâches, devenoient noires et cassantes, leur chute ne tardeoit guère et l'on voyoit la plupart de ces arbres dépouillés de leurs feuilles avant le mois d'aoust.

Plusieurs personnes avoient jugé que ces arbres étoient trop exposés aux rayons ardents du soleil, que c'étoit ce qui les incommodoit, et qu'ils étoient à demi rôtis.

Préjugé faux, dont on doit se désabuser, car le soleil dans un climat tel que le nôtre ne peut que causer de bénignes influences à tous nos arbres, pourvu que la qualité du sol corresponde à leur naturel, ainsy que nous l'expliquerons plus loin en donnant le détail des qualités que la terre doit avoir pour pouvoir produire différentes espèces d'arbres fruitiers, ce qui ne peut s'exécuter dans cette partie surtout que par des opérations réitérées pendant plusieurs années, à cause de leur qualité froide et compacte.

Ayant ensuite examiné et reconnu que la surface étoit trop basse, le long des étangs, de trois pieds et de six ou sept pieds le long de la muraille des remparts; que toute cette partie est ainsy abandonnée aux eaux stagnantes et aux débordemens des eaux, nous avons travaillé à relever cet endroit à la hauteur nécessaire, par le moyen des terres que les coulants d'eaux avoient entraînées avec eux successivement dans la grande pièce d'eau, où il en avoit de trois pieds de profondeur. Il étoit absolument nécessaire de nettoyer et de les emporter, tant par rapport à la situation agréable de l'emplacement, que pour son utilité. Après nous être assuré que cette terre serviroit à remplir notre but, même en faisant deux ouvrages à la fois, hausser la platte-bande et curer

l'étang, nous fimes emporter les espaliers et les pommiers que l'on avoit arrachés et nous commençâmes nos opérations par labourer à la bêche une espace en forme de platte-bande de dix pieds de largeur tout le long de la muraille.

Le labour étant fait, nous marquâmes sur le mur de dix pieds en dix pieds les stations pour planter alternativement un espalier nain et un demi-tige.

Après quoy, nous élevâmes à la bêche la superficie de la terre à un pied de profondeur du local restant entre la platte-bande labourée et la pièce d'eau : cette terre étoit comme on l'a dit infectée de mauvaises herbes, dont la plus petite parcelle de leurs racines revégétoit quand même on les enterreroit de deux pieds, surtout celles nommées racines grasses et lizerons, qui sont les espèces les plus nuisibles que nous connoissions; quand la dernière est une fois enracinée dans de vieux murs, il est pour ainsy dire impossible de s'en défaire, les tiges qui rament comme les haricots s'entrelassent dans les branches des espaliers et forment comme autant de ficelles qui les serrent; cette plante nuisible à tous les végétaux porte des fleurs blanches en forme de clochettes. L'on a été obligé pour les détruire de perdre beaucoup de tems et de les arracher avec les doigts, ce qui étoit fort difficile dans les tems secs, à cause de la terre dure et cassante, et dans les tems humides. matte et glaiseuse.

Enfin cette partie débarrassée et purgée de ces mauvaises herbes, on la jetta à la pêle sur le labour de la plate-bande, en observant de la distribuer en forme de monticules de quatre à cinq pieds de hauteur, en figure de dos de carpe, en laissant à chaque station marquée pour planter les espaliers, une rigole de quatre pieds de large en haut, et de deux pieds au fond.

Au reste cela s'exécuta sans se soucier des formes des monticules, ni des irrégularités des rigoles, jettant

cette terre sans la rendre ni plus meuble, ni plus compacte, et sans la presser dans aucune de ses parties plus que le besoin du travail ne l'exigeoit; et cela afin que ces monticules ainsi formés comme des mottes de terre depuis dix jusqu'à vingt pouces de circonférence, pussent recevoir les influences de l'air, et afin que leur forme raboteuse et à jour donnât toute facilité à l'air d'agir et de les pénétrer sans interruption et par ce moyen les dégager d'une partie de leurs matières glaiseuses.

Aussi ce n'a pas été par l'effet des eaux que les espaliers de ces parties étoient dans un état de dépérissement, mais par la qualité des terres qui sont tellement compactes, que l'eau d'un lac n'en détremperoit tout au plus qu'un massif de huit à dix pieds.

Nous nous sommes déterminés à défoncer les terres de ces parties en ouvrant une tranchée ou jauge de dix pieds carrés le long du mur.

Nous trouvâmes à sept ou 8 pouces de profondeur la terre passablement déliée et meuble, mais celle en-dessous n'étoit pas de même, car quoyqu'elle fut d'une couleur d'un brun foncé, elle étoit tout à fait serrée et compacte; d'où nous avons jugé que cette terre, dans son origine, y avoit été transportée du fond de la pièce d'eau et qu'on l'avoit laissée en masse, sans luy donner d'autre culture que d'en labourer à la bêche la superficie.

Ayant défoncé la jauge à trois pieds de profondeur, nous avons trouvé un autre sol d'une teinte d'un blanc jaunâtre et contenant beaucoup de qualités marneuses qui rendoient cette terre assés sèche et légère; nous en ôtâmes encor un pied de profondeur, et nous mîmes cette terre séparément sur les bords de la jauge.

Nous défonçâmes encor d'un pied la terre du fond de la jauge, la laissant en place, et nous y jettâmes par dessus un demi pied de terre prise de la superficie

de la partie restante entre la tranchée et la pièce d'eau; et nous mêlâmes bien ces deux terres ensemble; après quoy nous jettâmes celle marneuse que nous avons laissée sur les bords de la jauge, à laquelle nous ajoutâmes un demi pied de terre glaiseuse que nous mêlâmes encor comme cy-devant, en sorte que ces deux espèces de terre se trouvoient par cette opération plus meubles et plus à même de recevoir les bénignes influences de l'air et de s'imprégner de parties nutritives propres à concourir à leur fertilité; d'autant que la terre de qualité marneuse étant par sa nature trop légère, mêlée avec celle trop massive et compacte, il doit en résulter une terre friable et poreuse qui ne forme qu'un seul et même corps.

Notre jauge ainsy défoncée de cinq pieds de profondeur, recomblée de trois pieds de terre mélangée, nous avons rempli les deux pieds qui restoient de vuide avec celle prise du défoncement de la seconde jauge, joignant celle-cy et en tous points égale.

En sorte que la terre pour les besoins des comblemens se trouve à la main; mais l'on n'a point trouvé que les qualités de cette terre marneuse que le hasard nous avoit procurée, fussent suffisantes pour corriger les mauvaises qualités de la première terre. Il fallut pour y supléer rassembler toutes sortes de broussailles, des tontures de palissades, de charmillés, les souches des épines et des ronces dont on purgea les massifs des environs; on les lia en bottes et on les transporta le plus près de la jauge qu'il fut possible pour les employer.

1^o Dans le fond de la jauge dont nous venons de dire avoir comblé la concavité de trois pieds de terre mélangée, étant encor à deux pieds de profondeur, nous mîmes un lit de sept pouces d'épaisseur de nos plus

grosses broussailles consistantes en épines et en ronces : étant ainsy bien distribuées, nous les couvrîmes de sept pouces d'épaisseur de terre prise de la superficie de l'endroit où on défonçoit la deuxième jauge.

2^o Sur la surface de laditte terre qui couvroit le lit de broussailles, étant bien aplanie, on y fit un lit de tontures qui, étant bien arrangées, furent couvertes de sept pouces de terre provenant du défoncement de la deuxième jauge.

3^o Sur la même terre nous mîmes encor un lit de tontures que nous recouvrîmes aussi de terre.

4^o Sur cette terre qui couvre le troisième lit de ces broussailles, nous plaçâmes encor un lit de tontures en même quantité et nous adossâmes ce dernier lit d'un pied et demi de terre, la distribuant selon sa consistance naturelle en forme de monticule au milieu de la platte forme de la jauge comblée de cette manière avec la terre creusée de la deuxième jauge. Ce qui a été fait de la même façon à toutes les autres jauges, à mesure qu'on les défonçoit. En sorte que tout cet espace, après ces manœuvres, se trouve relevé de trois pieds et demi de plus qu'il ne l'étoit dans son principe.

Les mêmes opérations de défoncement de terre qui étoit aussi de la même qualité se sont faites dans le même ordre le long de la muraille, conservant toujours un espace de dix pieds de largeur.

Tous ces ouvrages furent finis le 11 octobre 1768. On laissa le tout dans cet état pendant le reste de l'automne et tout l'hiver. Au mois de mars 1769, voyant le tems disposé à nous donner quelques beaux jours, l'on fit aplanir tous les monticules que nous avions formés dans ces parties et nous trouvâmes la terre passablement dégagée et meuble partout où l'air et les gelées avoient pu la pénétrer, et elle avoit tellement changé de nature

que l'on pouvoit ne point croire cette terre de la même qualité que celle du même sol.

Après avoir fait les applanissemens, la partie de la platte-bande a été relevée en forme de talus, d'un pied et demi plus haut du côté et le long de la muraille qu'à son bord opposé, et de trois pieds de plus qu'elle n'avoit dans son principe, de sorte que cette partie étoit à sa demi hauteur, c'est-à-dire encor trois pieds trop basse, selon nos projets.

Pour ne pas perdre du tems, et jouir plutôt du fruit de nos travaux et profiter de l'exposition avantageuse du local, nous avons planté dans les espaces marqués les jeunes espaliers, persuadés qu'ils prendroient des forces et leur figure, pendant que l'on s'occupoit à transporter les terres et les fanges que les courants d'eau avoient entraîné dans les pièces d'eau et qui, avant que d'être mises sur les platte-bandes avec succès, devoient être exposées aux influences de l'air pour les débarrasser du froid, des mauvaises qualités qu'un trop long séjour dans les eaux leur ont communiqué.

Nous fîmes creuser de dix pieds en dix pieds des trous de trois pieds carrés et d'un pied de profondeur dans lesquels nous mîmes une charge à brouette de fumier de cheval à moitié consumé, et on le fossoya légèrement dans le fond des trous.

Nous plaçâmes nos arbres alternativement un nain et un à demi-tige, tous bien taillés ou habillés et coëffés selon l'ordre, laissant la tige au-dessous du greffe découverte de trois à quatre pouces au-dessus de la superficie de la terre, à un pied éloigné de la muraille, approchant le sommet de la tige en ligne oblique à un ou deux pouces près. L'arbre étant ainsy posé, on le tient de la main gauche bien ferme dans cette position et on met de la terre la plus ameublie qui est à portée, entre les

racines, en l'introduisant et la plombait avec la main droite, tant que les racines soient couvertes d'un pouce de terre au moins.

Tout étant ainsi arrangé, nous mîmes par dessus cette terre, au pied de l'arbre, une autre charge à brouette de fumier comme cy-devant, mais à trois ou quatre pouces de la tige de l'arbre; on recouvre ce fumier légèrement de terre, de façon que les racines joignant la tige ne soient couvertes tout au plus que de deux pouces de terre, et celles qui sont plongeantes proportionnellement.

C'est en suivant cette méthode qu'on a planté tous les espaliers le long du mur, excepté que dans deux espaces nous avons employé le double plus de fumier, parce que la terre y est plus pesante.

Enfin la plantation finie, nous avons versé la valeur d'un arrosoir d'eau au pied de chaque arbre pour les faire pénétrer d'abord des parties nitreuses du fumier et de celle de la terre qui avoit été exposée au grand air, ce qui fait aussi que les racines se relient promptement avec la terre. Tous ces arbres ont parfaitement bien végété, et même plusieurs pêchers et abricotiers ont donné du fruit la même année.

Nous recommençâmes nos travaux à la St Jean de la même année et rehaussâmes d'autres parties par les terres tirées du fond de l'étang.

Pour y parvenir, nous avons déchargé l'eau pendant le mois de février, en pratiquant une maîtresse rigole aussi profonde que le point de décharge d'eau l'exigeoit, et plusieurs autres rigoles pour rendre ce fond bourbeux à portée de se pouvoir purger de ses humeurs internes, et le rendre en état d'être transporté.

On employa quatorze pionniers avec les planches qu'on leur désigna pour faire les lits et les voyes nécessaires

pour pouvoir supporter leur propre poids et les brouettes remplies de terre. On leur donna à chacun une brouette et on les divisa en quatre brigades dont deux de quatre hommes pour les transports les plus éloignés et les deux autres de trois hommes chacune, un de ces hommes charge les brouettes et les autres les voient de station station jusques à l'endroit du dépôt qui leur avoit été désigné le long de la platte-bande. Cette terre fut déposée à quatre pieds de hauteur entre la ditte platte-bande relevée et les bords de la pièce d'eau. Elle fut jettée au hasard ça et là en forme de monticules sans autre précaution que de chercher à luy procurer le plus de jours possible afin de donner passage à l'air pour pouvoir dissiper la fraîcheur bourbeuse de cette terre qu'on laissa ainsi passer l'hiver depuis la fin de 7^{bre} 1769 jusques au mois d'avril 1770; alors nous défimes ces monticules en jettant la superficie de la terre auprès de la muraille, sans gêner cependant nos jeunes espaliers, ayant soin de ne prendre de cette terre que celle que l'air et les gelées avoient pénétrée et purgée de ses mauvaises qualités.

Nous fimes ensuite remuer la terre du fond et nous l'élevâmes en forme de dos de carpe, tres entrecoupée de tranchées en deux lignes, le plus à jour aussi qu'il nous fut possible, afin de recevoir pendant le printemps les rafraichissemens et les cuissons réitérées de cette saison qui, par leurs effets variés, dilatent et évaporent les infections de ces masses de terre. A la fin de juin, jugeant les surfaces de cette terre suffisamment cuites, nous réitérâmes nos manœuvres et mîmes la terre de dessus au fond des tranchées entre les adossements et la terre du fond au-dessus en l'éloignant de la muraille, exécutant cette manœuvre comme nous avons fait cy-devant, pour la laisser passer l'été.

Nous nous occupâmes alors à faire démolir la maison voisine, qui étoit absolument inutile et ne servoit que de retraite aux rats qui s'en étoient emparés. On mit de côté les décombres qui pouvoient servir à de nouveaux bâtimens, et les morceaux de briques, les rocailles et la chaux consommée furent destinés à être mêlés avec la terre de la platte-bande.

Comme on avoit déjà démolì la faisanderie, bâtiment assés considérable situé au bois de chêne, faisant partie de la muraille de l'ancien rempart dans l'avant-cour à droite, du côté du levant, entre la porte des Esclaves et le jardin du sieur Pierson, qui étoit d'une toise d'épaisseur et de deux et demi de haut, compris une partie des fondemens, bâtie avec des rocailles et de la chaux en coulisse en profusion, en sorte que la main d'œuvre pour la démolir fut très pénible et fraieuse, nous employâmes les plus grosses rocailles pour bâtir les aqueducs et les conduites des eaux et comme pierres de couvertures des dits conduites.

Les moyennes démolitions dont les amas sont assés considérables, furent séparées en trois classes et monceaux particuliers.

Nous recommençâmes nos opérations aux autres points par défoncer une jauge de six pieds quarrés et de trois pieds de profondeur, ayant vu par notre expérience que cette terre, le long de la muraille, n'avoit point aquis toutes les qualités que nous avions désiré, malgré que nous avions fait ce que nous avions pu pour la bonifier. Il est vray qu'elle avoit changé à son avantage, mais elle conservoit encor des qualités glaiseuses et mattes qu'elle avoit dans son principe. Nous jugeâmes que pour la décomposer il falloit y joindre une quantité suffisante de nos démolitions qui étoient destinées à cet usage. Nous les employâmes de la manière suivante :

1^o Les jauges étant ouvertes le long et près de la muraille, nous y mîmes au fond un lit de nos plus grosses rocailles, de quatre pieds de largeur et un pied d'épaisseur, les posant alternativement de huit à huit pieds d'intervale sur leur camp et les autres parties pêle-mêle en laissant un intervalle de deux pieds de largeur entre les rocailles et la muraille du rempart.

2^o Nous mîmes ensuite sur ce lit des moyennes décombres du second tas, environ d'un pied d'épaisseur, consistant en morceaux de briques et de pierres grosses comme le poing plus ou moins. Nous forçâmes à grands coups de marteau de forge de maréchal celles de la superficie, afin que tous les vuides de cette masse de décombres fussent suffisamment remplis, pour empêcher que la terre (même pour l'avenir) ne s'entremêle, voulant tenir cette masse de décombres à jour, persuadé que tant et aussi longtems que ces sortes de terres demeureront en corps uni et massif, elles seront toujours privées d'air intérieur et que faute de ce renouvellement si nécessaire à la fertillité, elles conserveront toujours leurs qualités compactes et tenasses, insensibles aux bienfaits du soleil et des gelées, d'où résulte leur infertilité.

Nos décombres ainsy arrangés, nous chargeâmes cette masse de huit pouces de terre que nous primes en creusant la deuxième jauge.

Cette terre étant bien distribuée, nous y mîmes un lit de nos plus menus décombres de six pouces d'épaisseur, consistant dans de très petits morceaux de briques, peu de pierres et beaucoup de mortier ou de chaux consommée, et nous remuâmes le tout pêle-mêle avec la terre, en fossoyant par reprises.

Nous chargeâmes cette terre ainsy mélangée d'un nouveau lit de décombres de cinq pouces d'épaisseur de la même nature des précédentes, nous y mîmes cinq

pouces de terre du défoncement de la deuxième jauge. Nous fossoyâmes le tout ensemble bien pêle-mêle. Ce mélange fait, nous réitérâmes la même opération pour la troisième fois. Alors nous mimes par dessus un pied de terre et un demi pied de cendres de houille ou de celles dont les blanchisseurs se sont servis pour les lessives.

Nous fossoyâmes le tout ensemble pêle-mêle et nous rendîmes par ce moyen la terre aussi meuble et aussi légère que nous voulûmes.

Nous fîmes ainsy de jauges en jauges les mêmes opérations tout le long de la muraille, de façon que cette partie se trouva après ces travaux relevée d'environ six pieds de plus qu'elle ne l'étoit auparavant.

A mesure que cette besogne se faisoit, on déplantait les jeunes espaliers qui avoient été plantés plutôt dans l'idée qu'ils se fortifieroient, et on les replanta dans cette terre ainsy composée et relevée, observant le même ordre de leur emplacement et de leur plantation, leur laissant leurs racines de longueur et toutes leurs branches tant latérales que verticales comme s'ils n'eussent point été déplantés, à l'exception qu'on les tailla un pouce ou deux plus court.

Il est certain que si l'on prend bien ses précautions pour déplanter et planter un jeune arbre, surtout pendant le mois de 9^{bre}, cela ne luy fait aucun tort, l'expérience nous l'a démontré, puisque les mêmes arbres ont produit leurs fruits, comme si on n'y eut pas touché, et ils ont tous végété plus vigoureusement que l'année d'auparavant, parce qu'ils se trouvèrent dans une terre bien préparée et réchauffée.

Enfin cette partie étant en cet état, nous distribuâmes la terre ajoutée du fond de l'étang en l'avancant et la remontant vers la plate-bande nouvellement redressée : ce qui fut toujours exécuté en mettant la terre de la

superficie au fond et celle du fond au-dessus, luy donnant la forme de dos de carpe le plus élevé possible et à jour, laissant le tout dans cet état le 11 9^{bre} pour passer ainsy l'hiver jusques au mois de mars 1771. Alors nous formâmes des planches de quatre pieds de largeur, en remplissant les intervalles pratiqués entre les adossements, avec la terre de la superficie, la trouvant assés bien purgée de ses humeurs mauvaises.

Nous creusâmes les sentiers entre les planches de deux pieds de largeur et un pied de profondeur, tracés en ligne de profil et suivant le milieu des sommets des ados; nous jettâmes la terre de ces défoncements sur les planches, ce qui leur donna une forme encor plus relevée.

Nous y semâmes des pois, et des fèves de marais qui réussirent au mieux.

La récolte des pois et des fèves étant faite, nous remontâmes de rechef la dernière terre comme cy-devant grossièrement et le plus à jour qu'il nous étoit possible, la laissant dans cet état jusques au mois de mars de l'année 1772; nous la remîmes alors en planches et y semâmes des pois et des fèves comme auparavant : ils vinrent à merveille et nous en fîmes la récolte vers le 25 juillet.

Considérant par les effets de nos travaux que la superficie de la terre à deux pieds de profondeur est passablement ameublée et évaporée de ses humeurs mates, que l'espace de la platte-bande, quoyque redressée à six pieds de largeur et autant de profondeur tout le long de la muraille, n'est pas suffisant pour donner aux arbres toute la nourriture dont ils ont besoin, et que leurs racines en s'allongeant rencontreroient bientôt la masse de terre du fond qui est de mauvaise qualité, nous la défonçâmes et ouvrîmes une tranchée de huit pieds de longueur, de six pieds de largeur et autant de profon-

deur, luy donnant son profil tout le long et joignant laditte platte-bande défoncée depuis deux ans, réservant la terre de la superficie de deux pieds de profondeur pour la mettre au fond de la jauge ou tranchée.

Sur cette terre bien distribuée au fond, nous y mîmes une couche de tontures des palissades des charmilles, d'un pied d'épaisseur, nous les couvrîmes d'un pied de terre, en déchaussant à cette fin la lisière de terre restante entre les tranchées et la pièce d'eau.

Sur cette terre dont les tontures de charmilles étoient couvertes, on y distribua de la boue de ville d'un demi pied d'épaisseur, que l'on fossoya bien pêle-mêle avec laditte terre. Sur cette terre ainsy mélangée avec de la boue, nous y mîmes encor un pied de terre prise au même endroit aussi de deux pieds de profondeur.

Le contenu de la première jauge étant aplani, nous la chargeâmes encor d'une couche de boue comme cy-devant, bien mélangée avec la terre : de sorte qu'après ces opérations laditte jauge ou tranchée se trouva comblée de quatre pieds de terre passablement ameublée et purgée : et c'étoit pour la maintenir dans cet état friable et à cette profondeur que nous y avons mis ces couches de tontures de charmilles.

Cette tranchée ou jauge étant ainsy arrangée, nous en fîmes une seconde, que nous avons déjà commencé à défoncer de deux pieds; nous la creusâmes de quatre pieds de profondeur, et comme nous trouvâmes cette terre encor un peu matte et collante, nous la jettâmes grossièrement sur la surface de la jauge comblée, de même que sur les parties entre la jauge et la pièce d'eau, en luy donnant la forme d'ados autant qu'il étoit possible.

Ayant ainsy ouvert la deuxième jauge à six pieds de profondeur et distribué la terre ainsy que nous l'avons dit, nous commençâmes l'ouverture d'une troisième jauge,

et observant toujours les mêmes arrangemens et les comblant successivement avec les mélanges de tontures de charmilles et de boue de ville. Ce qui fut achevé le 15 d'aoust. Cet ouvrage fut fait en cinq stations différentes, parce qu'on n'y travailla que dans des tems secs, pendant les grandes chaleurs du soleil en plein été, persuadés que de concert avec les autres influences de l'air, cela contribueroit à réchauffer ces terres et à les rendre telles que nous les désirions. On les laissa dans cet état jusqu'au mois de février suivant; pour lors on travailla à aplanir les ados en forme de planches. Nous trouvâmes cette terre pour ainsy dire réduite en cendre, aussi avant que les influences de l'air avoient pu la pénétrer. On y sema comme cy-devant des pois et des fèves qui y réussissent si bien qu'on en fait la récolte vers le milieu du mois de juillet.

Après avoir enlevé ces légumes nous distribuâmes sur tout le local un pied d'épaisseur de boue de ville, excepté sur la platte-bande où on en mit moins; on fossoya et on mêla bien cette boue avec un pied de terre pêle-mêle et la distribuant en plate-forme.

Après ces travaux, nous y avons planté plusieurs sortes de légumes, comme choux-fleurs, céleris, endives, qui y viennent d'une beauté extraordinaire.

Ces légumes étant emportés à la fin du mois d'8^{bre}, nous vîmes alors que la terre avoit acquis les meilleures qualités et quelle étoit raccommodee de façon à ne plus rien exiger dans cet endroit. Mais la partie défoncée la dernière se trouva trop élevée proportionnellement à la platte-bande le long de la muraille; comme en pareil cas cela arrive toujours quand on défonce de telles parties séparément d'un intervalle de deux ans, les unes avant les autres, soit par rapport aux quantités de choses qu'on ajoute pour suplérer et améliorer la dernière terre,

soit à cause que la première défoncée est déjà alors rafessée : ce qui fait un inconvénient contraire à nos vues, parce que nous voulons que la terre le long des murs soit toujours relevée au moins de deux pieds et demi au-dessus du local, à six pieds de distance, faisant face au soleil, en forme de talus, ce qui la rend plus susceptible des impressions bienfaisantes du soleil et aux pénétrations des gelées et autres influences de l'air que si elle étoit en position de platte-forme, (qui est la situation la plus désavantageuse pour les terres qui sont d'une qualité plustôt pesante que légère, parce qu'elles conservent par cette position platte leur mauvaises humeurs). De plus, les arbres ni les plantes ne se plaisent pas dans de pareilles terres, quand même on les auroit ranimées.

D'où il résulte que nous n'avons pas balancé de déplanter pour la troisième fois les arbres et les espaliers le long de la muraille en les exhaussant d'un pied de plus, pour leur procurer par ce moyen une plus grande végétation, et les faveurs de pouvoir jouir du bénéfice des variations des tems, ce qui dilate leurs pores, purifie et subtilise la sève et leur fait produire de fruits exquis de toutes façons, ainsy que nous en avons déjà cueillis; ils ne sont pas parvenus dès les commencemens au degré de grosseur comme ils le sont aujourd'huy, après la deuxième et troisième année de transplantation; actuellement ces espaliers sont en place stable, ils produisent le plus beau fruit tant pour la grosseur que pour le coloris, et ils sont exquis en bonté, autant que notre climat peut en produire. Nous jouissons maintenant du fruit de nos travaux; nous avons le double avantage d'avoir des fruits excellens et en même temps un potager qui nous donne des légumes précoces, comme nous nous l'étions proposé. Pendant le courant du mois de may, nous, avons annuellement des pois à épelucher et beau-

coup d'autres légumes, ce qui est rare dans ces pays-cy, surtout en pleine terre; et on ne réussira jamais, quelque bonne qu'en soit l'exposition avec des terres de cette qualité, si on ne travaille pas à les préparer, ainsy que nous avons fait celles-cy, et en les arrangeant de façon que l'air ait le passage libre et puisse circuler pour la purger de toutes ses mauvaises qualités.

Tel est l'état actuel de tout ce terrain situé le long de la muraille du rempart, où il a fallu pendant cinq ans des travaux très frayeux et des soins assidus pour faire absolument changer de nature à la mauvaise terre glaiseuse et pesante dont il étoit composé, outre les adjonctions qu'on a dû faire pour l'avoir à six ou sept pieds de profondeur sur douze pieds de largeur le long de la muraille.

Tant de peines seroient inutiles dans une terre bien composée de sa nature, moëlleuse et profonde, mais dans le cas où étoit celle de cette partie, elle n'auroit jamais rien produit de bon, malgré son excellente exposition.

Dans une ville telle que celle-cy où nombre d'étrangers abondent, plusieurs ont été curieux de voir nos ouvrages : quelques-uns les ont approuvé selon leurs connoissances, d'autres les ont critiqué et ont voulu nous persuader que tant de travaux et de dépenses étoient inutiles. Nous avons laissé dire, nous ne nous sommes point rebutés, persuadé qu'une terre d'une qualité glaiseuse et froide ne pourra jamais rien produire tant et si longtems qu'elle restera compacte; on aura beau la fossoyer, l'engraisser, elle dévorera toujours tout sans fruit, elle conservera ses humeurs et ses mauvaises qualités et fera toujours résistance aux eaux qui tombant pendant l'hiver font un trop long séjour sur cette masse qui ne peut les boire ny s'en imprégner et en corrompent la superficie. Les plantes et les arbres y végètent

mal, les troncs et les grosses branches donnent de faux bourgeons noués et gourmands. Les arbres fruitiers à noyaux, les pêcheurs et les abricotiers sont sujets à des flux de gomme qui font périr quantité de branches, même avec les fruits dessus, ils gagnent des chancres et des cicatrices. De prétendus connoisseurs ont voulu nous persuader que cela venoit des effets du soleil sur ces arbres, qui est aussi la cause que les écorces s'écaillent et se frisent malgré quelles sont couvertes de mousses, mais jamais le soleil ne produit d'effets nuisibles si la terre a assés de substance pour fournir de la nourriture aux végétaux quelconques : et quand on peut la dilater en désobstruant ses parties, donnant un passage libre aux influences de l'air, on ouvre de nouveaux canaux à la végétation, les principes de la corruption sont détruits et tous les végétaux quelconques reçoivent et pompent les vrais alimens qui conviennent à leur nature et qui leur sont analogues. Aussi nous pouvons nous flatter d'avoir coupé dans cette partie le mal par la racine et d'avoir purifié radicalement le sol. Nos arbres ne sont déjà plus infectés d'insectes comme ils l'étoient. Les poiriers et les abricotiers étoient rongés par les tigres — insecte plat qui ressemble à l'écorce de l'arbre et qui s'y attache, — les pêcheurs et les brunoliers par les pucerons et la cloque, brulure et le blanc dont ils sont régulièrement incommodés dans les mauvais terrains, au point que les fruits et les feuilles en tombent. Les limaçons et les escargots qui se multiplient prodigieusement dans ces espèces de terres humides, parce qu'ils se nourrissent volontiers des mauvaises plantes qu'elles produisent, ne trouvent plus les mêmes avantages dans un terrain sec et meuble, ils y sont plus rares.

On dira, il est vray, que tout le monde n'a pas les moyens ni les facultés de faire des ouvrages aussi considérables, nous en convenons, mais nous conseillons à

ces gens là de ne pas se rebuter pour cela : qu'ils travaillent leurs mauvaises terres en proportion de leurs facultés et de leurs possessions, et qu'ils plantent plutôt dix arbres bien dans un bon terrain que cent dans un mauvais, ils y trouveront l'avantage en proportion de leurs dépenses qui ne seront pas si grandes quand ils travailleront en petit que s'ils travailloient en grand ; mais qu'ils coupent le mal dans la racine, que nos expériences les guident, et qu'ils ne s'arrêtent pas aux méthodes palliatives, car les tailles, les saignées, les topiques, les cataplasmes et nombre d'autres artifices ne réussiront jamais que par hasard, non plus que tous les remèdes qu'on cherchoit à employer et que la charlatanerie indique pour faire périr et se défaire des insectes.

